

Article d'un rapport PAREA. 8 pages en format PDF.  
Copie de conservation disponible sur le serveur Web du CDC. 9 juillet 2003.  
URL = [http://www.cdc.qc.ca/pdf/729437\\_roy\\_article\\_PAREA\\_2003.pdf](http://www.cdc.qc.ca/pdf/729437_roy_article_PAREA_2003.pdf)

## Résumé du rapport de recherche

---

# **Des logiques sociales qui conditionnent la réussite**

---

**Étude exploratoire auprès des  
étudiants du Cégep de Sainte-Foy**

**Jacques Roy,  
en collaboration avec Madeleine Gauthier,  
Lise Giroux et Nicole Mainguy**

**Programme d'aide à la recherche  
sur l'enseignement et l'apprentissage**



## Le contexte de la recherche

La réussite occupe un espace grandissant dans nos réflexions collectives. Elle est l'objet de débats dans bon nombre de tribunes publiques. Pour certains, elle représente un enjeu social qui n'est pas sans s'apparenter au sort des nouvelles générations. Dans le réseau scolaire, on en a fait une priorité qui interpelle tous les membres de la communauté.

Mais interroger la réussite scolaire, c'est également questionner le rapport de l'étudiant à la société, à un « social » composé de valeurs, d'idéologies dominantes, de conditions socioéconomiques, de liens sociaux et familiaux, de travail rémunéré pendant les études, de styles de vie recherchés, etc. C'est voir que l'étudiant est traversé de part en part par diverses influences sociales qui conditionnent ses attitudes, ses comportements, ses aspirations et, en dernière analyse, son parcours scolaire avec la contribution d'autres facteurs inhérents au Collège lui-même.

Une étude sociologique réalisée au Cégep de Sainte-Foy, *Des logiques sociales qui conditionnent la réussite* (Roy, Gauthier, Giroux et Mainguy, 2003)<sup>1</sup>, en témoigne. Plus précisément, la recherche qui puise ses fondements théoriques au courant de « l'écologie sociale »<sup>2</sup> s'est appliquée à évaluer la portée de certains facteurs sociaux sur la réussite des étudiants. Chemin faisant, elle a permis de dégager des logiques d'ensemble – sous la forme de logiques sociales<sup>3</sup> – qui interfèrent sur le cheminement scolaire des étudiants. Les constats qu'elle fait réinterrogent la façon de « penser » l'intervention en matière de réussite en situant cette réflexion à travers un paradigme, celui du « social ». D'autant plus que, traditionnellement, la réussite a plutôt été abordée sous l'angle de facteurs internes au milieu de l'éducation (environnement éducatif, types de pédagogie, passage du secondaire au collégial, etc.), à distance de dimensions sociales qui, pourtant, sont sources d'influence chez l'étudiant.

Le présent texte rend compte des principales conclusions de la recherche réalisée sur deux ans auprès d'un échantillon de 563 étudiants du Cégep de Sainte-Foy.

## Les principaux prédicteurs de la réussite

Sur le plan de la méthode, l'étude est à deux volets. Un volet quantitatif établi sur la base d'un questionnaire d'enquête comprenant six sections (caractéristiques personnelles des étudiants, Cégep comme milieu de vie, réseaux social et familial, bien-être personnel, valeurs, situation économique). Ces sections ont été mises en relation avec des indicateurs de la réussite (résultats scolaires, persévérance, motivation, volume d'heures consacrées aux études) afin de dégager les principaux prédicteurs de la réussite et d'identifier les logiques sociales qui sous-tendent le parcours scolaire des étudiants.

- 
1. ROY, J., M. GAUTHIER, L. GIROUX, N. MAINGUY (2003), *Des logiques sociales qui conditionnent la réussite. Étude exploratoire auprès des étudiants du Cégep de Sainte-Foy*, Programme PAREA, Sainte-Foy, Cégep de Sainte-Foy.
  2. Il s'agit d'un courant de recherche sociale qui s'applique à comprendre la nature des interrelations complexes qui lient l'individu à ses différents environnements (famille, réseaux sociaux, école, travail, quartier, village, etc.) afin d'en dégager une toile de fond. Dans le cas de la présente étude, l'interaction entre l'étudiant et ses différents environnements (incluant le champ des valeurs) a été mise en relation avec les indicateurs de la réussite scolaire.
  3. Nous entendons par logiques sociales les diverses composantes de l'intégration des étudiants à la vie collective. Le concept est déterminé par la socialisation au regard des différents environnements dans lesquels évolue l'étudiant. Dans ce paradigme d'intégration, il y a par ailleurs place à considérer l'étudiant comme un acteur de par les choix qu'il pose et les stratégies qu'il déploie dans ses différents milieux de vie.

En complément à ce volet quantitatif, nous avons complété des rencontres selon la méthode des *focus groups* avec des étudiants (39 au total, répartis en quatre groupes) pour approfondir la compréhension de certains constats mis en évidence par la partie quantitative et explorer avec eux (les étudiants) des pistes d'action. Ces rencontres nous ont permis de mieux connaître certaines dynamiques qui s'opèrent chez les étudiants. Cette partie qualitative a inclus également des rencontres avec des intervenants. Nous avons partagé avec eux une lecture des résultats et une réflexion sur les interventions.

L'analyse des résultats nous a conduits à identifier trois dimensions sociales qui sont étroitement liées à la réussite. Une première a trait au bien-être personnel de l'étudiant. Ainsi, par exemple, la satisfaction de soi ou le faible niveau (ou l'absence) de consommation d'alcool et de drogues chez les étudiants sont des prédicteurs de résultats scolaires plus élevés. Également, le fait de ne pas bien se sentir dans sa peau ou le fait de se sentir déprimé sont des indicateurs étroitement associés à un manque d'intérêt pour les études et à un abandon scolaire éventuel chez l'étudiant. D'une façon générale, on a pu observer que les étudiants jouissent selon leur perception de bonnes conditions sur le plan de leur bien-être. À titre d'exemple, très majoritairement, ils disent bien se sentir dans leur peau et ils sont satisfaits d'eux-mêmes. Cependant, le stress est un phénomène bien présent (un étudiant sur cinq se dit « très stressé »). Également, un étudiant sur cinq dit se sentir « souvent déprimé ». À ce titre, ces informations ont une parenté avec les données de *L'Enquête sociale et de santé 1998* (Institut de la statistique du Québec, 2001) qui révélaient que 28,2 % des jeunes de 15 à 24 ans avaient un niveau élevé de détresse psychologique et que celui-ci décroît avec l'âge dans la société québécoise (par exemple, ce niveau était de 10,7 % pour les personnes âgées de 65 ans et plus et de 20,1 % pour l'ensemble de la population)<sup>4</sup>.

Une seconde dimension sociale liée à la réussite concerne les valeurs des étudiants. Ainsi, ceux qui accordent de l'importance à la réussite scolaire, à l'effort pour réussir et à la famille et qui, par ailleurs, considèrent moins importantes des valeurs telles que le temps présent (culture de l'immédiateté), l'apparence ou la consommation de biens matériels, par exemple, ont un profil de réussite plus favorable que les autres.

Dans l'esprit des étudiants, la réussite des études est une valeur déterminante : huit étudiants sur dix (78,4 %) la qualifient de « très importante » (83 % chez les filles et 69,7 % chez les garçons). Plus globalement, l'analyse des données nous a permis d'identifier l'existence d'une certaine « culture de la réussite » chez les étudiants, c'est-à-dire que les valeurs qui ont été sélectionnées par les étudiants à travers des choix multiples d'énoncés de valeurs s'harmonisent fort bien avec la réalité et les exigences du milieu collégial. Ainsi, les trois premières valeurs choisies par les étudiants étaient : *Je crois à l'importance de l'effort pour réussir dans mes études*, *Devenir compétent-e sur le plan professionnel est important pour moi* et *Acquérir des connaissances est important pour moi*. Dans l'échelle des valeurs, la famille compte parmi les plus importantes également. Les valeurs de type matérialiste et de type hédoniste sont apparues moins présentes sauf chez un segment d'étudiants qui consacrent un nombre élevé d'heures à un emploi rémunéré pendant leurs études. Ajoutons à ce portrait que les étudiants porteurs de valeurs favorables à la réussite scolaire présentaient également un meilleur profil de bien-être personnel.

---

4. INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (2001), *Enquête sociale et de santé 1998*, collection « La santé et le bien-être », Québec, Gouvernement du Québec, p. 339.

La partie qualitative de l'étude nous a permis de confirmer le profil des valeurs des étudiants et d'apporter des nuances, tout particulièrement quant aux valeurs associées à la consommation de biens matériels et au souci de l'apparence. De fait, les rencontres avec les étudiants nous ont permis de mieux comprendre la dynamique existante chez les étudiants ayant un travail rémunéré et chez qui la consommation et l'apparence comptent davantage que chez ceux qui n'occupent pas un emploi pendant leurs études.

Plus globalement, la distinction entre valeurs « préférentielles » (de l'ordre de l'idéal) et « référentielles » (intégrées au quotidien, servant de référence dans la vie courante) peut par ailleurs expliquer en partie que des valeurs de type matérialiste, par exemple, n'aient pas été identifiées en priorité par l'ensemble des étudiants (en faisant l'hypothèse qu'ils aient répondu selon le mode « préférentiel »). Cependant, les *focus groups* avec les étudiants nous ont permis de constater le profil hétérogène des étudiants à ce titre. Un réel clivage existe entre étudiants valorisant la consommation, l'apparence physique et d'autres qui sont à distance des idéaux de consommation. Sur cette question, il serait téméraire de généraliser pour l'ensemble des étudiants.

Une dernière dimension sociale en lien avec la réussite scolaire porte sur la situation socioéconomique des étudiants. Elle s'articule autour de deux pôles complémentaires : la participation au marché du travail pendant l'année scolaire et la situation financière de l'étudiant.

En ce qui a trait au travail rémunéré, nous avons observé que celui-ci, en soi, n'était pas contre-indiqué pour la réussite des études. En accordant à ce travail un niveau d'heures inférieur à 15-20 heures par semaine, il est même associé à des résultats légèrement plus élevés, sans compter certains effets bénéfiques, propices au développement personnel, qu'en retirent certains étudiants. Mais, à compter de 20 heures et plus par semaine, le travail rémunéré devient un facteur de risque certain à la réussite scolaire (surtout chez les garçons). C'est à partir de ce seuil d'heures que l'équilibre précaire travail rémunéré/études, dans lequel navigue pour le mieux l'étudiant, parfois sans boussole, risque d'être compromis, surtout chez les étudiants de première année qui ont moins d'expérience.

Un étudiant sur cinq (21,9 %) considère que sa situation financière nuit à ses études. Ce groupe d'étudiants enregistrent des résultats scolaires moins élevés. Ils sont moins motivés et envisagent davantage que les autres étudiants d'abandonner leurs études. Précisons que la recherche a porté sur la perception chez l'étudiant de sa situation financière. Elle n'a pas documenté empiriquement le niveau de revenus des étudiants.

L'étude a également mis en perspective quelques passerelles entre les trois dimensions sociales. Nous avons déjà évoqué quelques liens entre les valeurs et le travail rémunéré ou le bien-être personnel. Ces interactions renforcent l'articulation entre ces trois dimensions sociales et les indicateurs de réussite scolaire selon nos résultats statistiques.

## **DES LOGIQUES SOCIALES POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉUSSITE**

Notre itinéraire nous a conduits à repérer trois logiques sociales qui, selon nos résultats, interfèrent sur le cheminement scolaire de l'étudiant, voire conditionnent sa réussite. Le phénomène montant du travail rémunéré, l'importance de l'univers de la famille chez les étudiants et les différences de sociabilité entre filles et garçons ont retenu notre attention. Rappelons que ces logiques sociales se sont posées comme des lieux carrefour où convergent différents facteurs sociaux en lien avec la réussite.

Depuis le début des années quatre-vingt, la proportion des étudiants qui poursuivent des études tout en occupant un emploi rémunéré a littéralement triplé au Québec. En ce qui concerne le Cégep de Sainte-Foy, six étudiants sur dix sont engagés dans un travail à l'extérieur du Collège.

Lorsque l'on interroge les étudiants sur leurs motifs de participation au marché du travail en cours d'études, deux aspirations (ou valeurs) sont principalement évoquées : une quête d'autonomie et l'attrait de la consommation. Deux valeurs qui signent l'époque depuis plus d'une vingtaine d'années au sein de la société québécoise<sup>5</sup>. Deux valeurs qui sont des vecteurs d'intégration sociale chez les jeunes. Peu d'étudiants travailleraient pour des raisons tenant à leur subsistance<sup>6</sup>. La dualité emploi/études chez les étudiants exprime donc une manière de s'intégrer à la vie collective. En cela, elle conditionne leur rapport aux études en contribuant au succès comme à l'échec scolaire. C'est notre première logique sociale.

Seconde logique sociale : la famille. Chez les étudiants, elle occupe une place significative, tant sur le plan des valeurs qu'à celui de la réussite scolaire en plus d'être un lieu de solidarité manifeste. Ainsi, les trois quarts des étudiants mentionnent que leurs parents les encouragent « beaucoup » dans la poursuite de leurs études et près de six étudiants sur dix considèrent que leurs parents les appuient « beaucoup » sur le plan financier. Mis bout à bout, ces divers éléments forment une toile de fond, souvent invisible vue de l'extérieur, qui nous fait voir la prégnance de l'univers familial dans l'esprit des étudiants et les liens étroits des variables de type « famille » avec la réussite scolaire à partir de différents indicateurs. Nos résultats confirmant l'importance de la famille chez les étudiants font écho à bon nombre de recherches sur les valeurs des jeunes réalisés au Québec ou en Europe par exemple<sup>7</sup>.

Dans notre étude, garçons et filles ont des points de convergences et de divergences. Sur le plan des valeurs, les convergences seraient plus manifestes; du moins, l'éventail des valeurs des garçons et des filles offre des parentés évidentes dans la perspective de la réussite scolaire (si ce n'est que l'intensité de certaines valeurs est plus élevée chez les filles; par exemple, elles croient davantage à l'effort pour réussir, le diplôme collégial revêt une plus grande signification chez elles et elles accordent plus d'importance à la valeur « famille »).

C'est du côté des types de sociabilité que logeraient les principales différences. Outre que certains secteurs d'études soient encore des enclaves typiquement masculines (informatique, techniques forestières) ou féminines (techniques médicales, soins infirmiers, techniques éducatives et de travail social, langue et culture), – ce qui est nécessairement un résultat lié à des différences de sociabilité selon le sexe –, la recherche a pointé du doigt quelques traits de sociabilité qui distinguent les garçons et les filles.

---

5. Déjà, au début de la décennie 90, le sociologue Simon Langlois, dans un ouvrage collectif sur les tendances de la société québécoise, les avait repérées comme valeurs d'avenir (Simon Langlois : « Valeurs », dans Langlois et al., *La société québécoise en tendances 1960-1990*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 633-640).

6. Dans une enquête réalisée à Montréal auprès d'éventuels candidats désirant être admis dans un cégep de la région métropolitaine en 2000, les motifs liés au travail rémunéré étaient les suivants : pour accroître mon autonomie financière (83,2 %); pour développer mes responsabilités (64,1 %); pour faire l'expérience du marché du travail (54,5 %); pour me payer plus de confort (53 %); pour assurer ma subsistance (21 %); pour occuper mes temps libres (13,3 %); pour être avec mes amis (2,4 %) (Service régional d'admission du Montréal métropolitain, *Résultats du questionnaire du printemps 2000 sur certaines caractéristiques des étudiants qui arrivent au collégial*, Montréal, SRAMM, 2000, p. 233).

7. Nous pensons ici en particulier à une enquête réalisée par Crop (2002) au Québec sur les valeurs des jeunes âgés de 15 à 21 ans, dont les résultats ont été publiés dans le quotidien *Le Soleil* du 28 décembre 2002 et à l'ouvrage collectif d'Oliver Galland et de Bernard Roudet : *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, France, L'Harmattan, 2001. Dans les deux études, il y était fait mention de la prépondérance des valeurs rattachées à la famille chez les jeunes. De plus, dans l'étude de Galland et Roudet, on souligne le fait qu'il y a aujourd'hui moins d'écart entre jeunes et adultes sur le plan des valeurs qu'il y a 20 ans par exemple.

En résumé, les filles seraient perméables à l'influence de leur environnement (amis-es, famille, autres proches) alors que les garçons seraient conditionnés par des facteurs relatifs à la motivation personnelle, à un certain désengagement qui expliquerait le point de rupture avec le Cégep chez eux. Un exemple : chez les étudiants qui songent à abandonner éventuellement leurs études, on retrouve comme premier motif la « surcharge » de travail chez les filles alors que les garçons invoquent comme motifs principaux l'absence d'intérêt et la volonté de se réorienter. Dans l'examen des variables associées soit à la persévérance scolaire ou soit à la réussite, on retrouve au premier plan chez les garçons des facteurs tels que la satisfaction de soi, la consommation d'alcool ou certains aspects de nature socioéconomique (faire plus d'heures de travail, gagner rapidement de l'argent comme valeur) alors que la qualité des liens sociaux et familiaux exerce davantage d'influence chez les filles. Ces points de repère forment la troisième logique sociale de l'étude.

### **Quelques pistes d'intervention**

La recherche propose quelques avenues sur le plan des interventions en relation avec les principaux constats observés. En premier lieu, il apparaît indiqué de développer des stratégies pour favoriser l'intégration des étudiants dès la première session. Nous savons que la motivation de ces étudiants est plus faible. Également, que la marche entre le secondaire et le cégep est parfois haute pour certains. Enfin, que certains facteurs tenant à la qualité de l'environnement social sont associés à la réussite. Dans ce contexte, un projet ciblé d'orientation professionnelle, des formules de tutorat ou des activités parascolaires en lien avec le programme de formation de l'étudiant apparaissent des pistes d'action souhaitables. Également, il importe d'être attentif à tout ce qui concerne les éléments de soutien du réseau social des étudiants.

La réalité du travail rémunéré chez les étudiants et ses rapports étroits avec la réussite commandent une attention particulière à cet égard. Collectivement, il y aurait lieu de développer des stratégies d'intervention visant à rejoindre les étudiants à risque afin de les sensibiliser aux effets du travail rémunéré sur les études et de les accompagner, au besoin, dans leurs démarches afin qu'ils effectuent les meilleurs choix. Une action pour sensibiliser les employeurs à cette réalité s'avérerait une autre piste d'intervention pertinente.

Garçons et filles n'ont pas toujours les mêmes cartes face à la réussite, en particulier sous l'angle des types de sociabilité. Une réflexion visant à mieux définir des stratégies qui colleraient davantage à la culture des garçons et des filles pourrait être conduite avantageusement. Parmi les secteurs propices à une telle exploration, évoquons le champ des activités parascolaires et la problématique des réseaux sociaux et familiaux. Deux secteurs traduisant, à l'occasion, des logiques différentes selon le sexe.

## Conclusion

L'intuition première de la recherche consistait à poser le fait que la réussite des étudiants n'est pas uniquement tributaire de l'environnement éducatif du Collège ou des styles de pédagogie par exemple, que certains facteurs sociaux, en provenance de l'extérieur du Cégep, viennent également conditionner la trajectoire scolaire des étudiants.

Dans son parcours, l'étude a mis en évidence l'existence de trois dimensions sociales – le bien-être personnel, les valeurs et la situation socioéconomique des étudiants – qui sont étroitement associées à la réussite scolaire. Des passerelles nouent également ces dimensions entre elles, potentialisant ainsi leur influence sur la réussite des étudiants.

D'une façon plus générale, trois logiques sociales ont surgi pour mieux rendre compte de l'influence du social sur la réussite. Tour à tour, la question du travail rémunéré, le rapport à la famille et un profil de sociabilité différent selon le sexe des étudiants sont apparus incontournables dans la réflexion à engager sur la réussite scolaire.

Ces différents constats, documentant l'influence du « social » sur la réussite, réinterrogent la façon de penser l'intervention. Ils suggèrent entre autres des avenues qui tiendraient compte de cette part du social. Ils placent enfin la lentille du côté d'un maillage à faire entre des facteurs internes au Cégep et des facteurs externes, témoins de l'intégration des jeunes à la vie collective. C'est à cette mise en chantier que nous convie la recherche.